

Romance à Beyrouth

Les danseurs genevois Nicolas Cantillon et Laurence Yadi sèment leur sortilège à La Bâtie

Aimer, c'est choisir son fantôme. Au mois de décembre 1995, Laurence Yadi et Nicolas Cantillon ont 20 ans. Ils se connaissent à peine, mais le hasard d'une tournée conduit les danseurs à Beyrouth. Après le spectacle, la troupe se retrouve dans un restaurant. Ils se cherchent des yeux, s'oublie, se reconnaissent dans l'euphorie d'une soirée qui file en volutes. Depuis ce jour-là, ils ne se sont plus quittés. Au même moment, Mohamed Matar, maître du buzouq – ce luth à long manche, meurt. Sa musique est la trame de leur histoire. Ils lui rendent hommage dans *Beyrouth 1995*, fugue qui marie subtilement l'épiderme et l'esprit, ce samedi à la Salle des Eaux-Vives, à l'affiche de La Bâtie.

Avec *Beyrouth 1995*, le couple revient aux origines – de son destin autant que de son art. Il aurait pu céder à la tentation de s'épancher. C'est mal connaître ces pudiques. Ils ont conçu un dispositif qui leur ressemble: la musique d'abord, celle que délivre un quatuor oriental – dont Adel Degaichia et Ammar

Toumi; puis les corps qui s'échappent en arabesque. Sur scène, les musiciens cavalent dans des contrées secrètes, assis face à leur violon, leurs tambourins, leur luth. Leur pensée est un rythme. Leur prière une délivrance.

L'élégance de l'arithmétique

Au second acte, Nicolas Cantillon danse en solitaire, traversé par le courant de ses amis, captif d'une fête intérieure. Mais Aline Lopes, qui a remplacé Laurence Yadi enceinte, le rejoint. Ces deux s'endiablent comme en apnée, jeu de bras, de hanches et de doigts qui se harponnent une seconde. Ils sont beaux sur la brèche de leur flirt. *Beyrouth 1995* frappe par l'élégance de son arithmétique. Mieux, il touche au vif du sujet, mais ne l'épuise jamais. Comme s'il y avait dans cette forme altière un principe de jouvence. Le sortilège de l'instant premier. **Alexandre Demidoff**

Beyrouth 1995, Genève, Salle des Eaux-Vives, sa à 19h; www.batie.ch